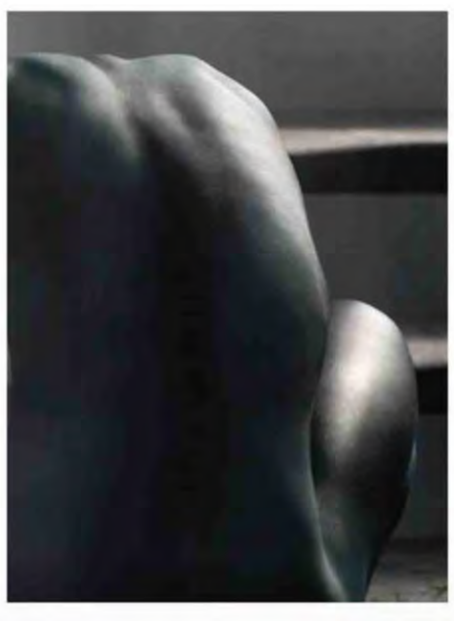
Des danseurs donnent vie à trois sculptures de Rodin. Ci-contre, ci-dessous à gauche et page de droite : *Le Penseur*, *La Femme accroupie* et *L'Age d'airain*.

Page précédente et ci-dessous à droite : figures conçues pour *La Porte de l'enfer*, dont *Ugolin et ses enfants*, œuvre en plâtre.



»» teurs de passer outre cet obstacle en faisant preuve d'imagination ; ce à quoi s'est attelé le plasticien Bruno Aveillan avec Zoé Balthus [1] dans *Et Rodin créa La Porte de l'enfer – Divino Inferno*.

Affranchi des obligations didactiques habilement prises en charge par un autre documentaire programmé le même soir sur Arte (*La Turbulence Rodin*, à 18h05), le tandem a voulu *« entrer dans la moelle de l'artiste »*, nous immerger dans la genèse de son travail. *« Il fallait, pour cela, mettre au point un langage qui épouse la sensualité d'une œuvre dans laquelle le corps est omniprésent »*, explique Bruno Aveillan, qui a eu l'excellente idée d'accorder à la danse une place considérable. Palliant l'absence de profondeur par la mise en mouvement de danseurs maquillés de terre ou de plâtre, il exalte l'expression de la vie dans *La Femme accroupie* ou dans *L'Homme qui tombe*. *« Ce ne sont pas à proprement parler des scènes chorégraphiées*, explique-t-il. *Plutôt des improvisations, qui placent le spectateur au centre d'un monde sensoriel mêlant la dimension charnelle du* Baiser *à la douleur d'*Ugolin, *torturé par la faim. »* Soigneusement intégrées dans le film, ces séquences tournées dans une friche industrielle de la banlieue parisienne suggèrent également plus qu'elles ne les illustrent certains épisodes de la vie du sculpteur – de l'humiliation qu'il endura en présentant *L'Age d'airain*, en 1877, à la violence de ses rapports avec Camille Claudel.

L'omniprésence de la danse dans le documentaire apparaît d'autant plus justifiée que *« Rodin avait coutume d'aller chercher ses modèles dans les cabarets »*, ajoute Zoé Balthus, qui rappelle combien celui-ci préférait, à les regarder poser, les voir bouger librement dans son atelier, rire, courir, sauter, adopter devant lui toutes sortes d'attitudes. Là réside d'ailleurs la réussite majeure du film, qui jamais ne se fige dans une forme muséale et met du mouvement jusque dans le filmage des sculptures, d'une beauté palpitante.

Si le parcours de Rodin et la nature de son génie forment le sujet central de ce documentaire qui réduit l'énoncé des faits au strict nécessaire, la présence du maître y passe aussi par des archives authentiques ou fausses, dans lesquelles nombre de spectateurs ne verront que du feu. L'artiste a très souvent été pris en photo ; Zoé Balthus ne connaît en revanche que deux sources cinématographiques le représentant. *« Sur l'une, il porte un chapeau claque, se rend à une soirée et traverse rapidement le champ car il est à la bourre. L'autre, plus longue* [extraite de *Ceux de chez nous*, documentaire réalisé par Sacha Guitry en 1915 et dans lequel on croise aussi Sarah Bernhardt, Claude Monet ou Auguste Renoir, ndlr], *le montre maniant le ciseau – ce qu'il fait pour la caméra, car il ne taillait pas lui-même la pierre. »* A la fausseté de cette archive authentique, Bruno Aveillan oppose la vraisemblance des fausses archives qu'il a réalisées sur les lieux mêmes de la vie de Rodin. C'est qu'à la différence des « reconstitutions » dramatisées dont les docu-fictions font leur ordinaire, les plans figurant l'artiste sous les traits d'un comédien l'inscrivent dans des situations parfois insignifiantes, de celles qui pullulent dans les actualités. De quoi leur conférer une illusion de vérité qui les fond dans l'ensemble et préserve le film du régime narratif bancal du docu-fiction, qui alterne bêtement séquences documentaires et scènes « fictionnées ».

Rien de cela dans cette production, qui jongle avec les artifices et lie intimement des éléments hétérogènes. De sorte qu'on se laisse embarquer dans une histoire désencombrée de précisions inutiles. Et que l'on perçoit, jusque dans les vides ménagés par le film, dans ses espaces d'incertitude et dans sa part d'inexpliqué, la trajectoire intime d'un sculpteur guidé par une idée très élevée de son art. Un Rodin radical qui, à la veille de sa première grande rétrospective (en 1900, au pavillon de l'Alma), décide de présenter démontée cette *Porte de l'enfer*, que le public attend depuis vingt ans et à laquelle il n'a cessé de travailler. C'est que, à tout juste 60 ans, l'artiste *« possédé par le démon du mieux »* ne se reconnaît plus dans cette œuvre monumentale aux corps enchevêtrés, ni dans le style baroque qui fut longtemps le sien, qu'il voit de la mollesse dans son *Baiser* de 1882 et s'engage dans une voie nouvelle depuis son *Monument à Balzac* de 1897, qualifié par les uns de *« statue encore emballée »*, par les autres de *« crapaud dans un sac »*. Voyant en Auguste Rodin l'annonciateur de la sculp ture moderne, Bruno Aveillan et Zoé Balthus concluent leur film sur une performance en hommage à *La Porte*, réalisée en 2016 par Mircea Cantor. Clin d'œil final d'un film joliment inspiré.

– ***François Ekchajzer***

1 Son premier roman, *Parade. Jeunesse d'éternité*, est paru en janvier dernier chez Gwen Catalá éditeur, 22€.

À VISITER

Rodin, l'exposition du centenaire
jusqu'au 31 juillet, Grand Palais, Paris 8e.

Kiefer-Rodin
exposition en forme de carte blanche à l'artiste allemand Anselm Kiefer, jusqu'au 22 octobre, musée Rodin, Paris 7e.

À VOIR

La Turbulence Rodin et **Et Rodin créa La Porte de l'enfer - Divino Inferno** sont disponibles en DVD, Arte éditions, 22€.

À LIRE

Rodin, son musée secret
121 dessins et aquarelles érotiques de Rodin, avec un texte de Nadine Lehni et une préface de Catherine Chevillot, éd. Albin Michel, 35€.

ET AUSSI

Site du centenaire
http://rodin100.org/
Et dossier Rodin sur Télérama.fr, rubrique « Arts & scènes ».